Document generated on 08/06/2025 7:14 a.m.

Études littéraires africaines

De la vie à l'oeuvre. Entretien avec Serge Amisi

Patrice Yengo and Julie Peghini

Number 32, 2011

L'enfant-soldat : langages & images

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1018647ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1018647ar

See table of contents

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)
2270-0374 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Yengo, P. & Peghini, J. (2011). De la vie à l'oeuvre. Entretien avec Serge Amisi. *Études littéraires africaines*, (32), 105–115. https://doi.org/10.7202/1018647ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le kadogo *Amisi*

DE LA VIE À L'ŒUVRE
ENTRETIEN AVEC SERGE AMISI [1]

L'enfance armée est souvent trompeuse, foi de « minitaire ». On la connaissait, sous la plume de Ken Saro Wiwa, Amadou Kourouma et Emmanuel Dongala, comme la résonance inaudible de l'anomie sociale et politique des « soleils des indépendances ». Désormais, avec le témoignage de Serge Amisi, celle-ci se livre à nous sous la forme d'une expérience au futur antérieur : « Souvenez-vous de moi, l'enfant de demain ». Si les héros de ces drames personnels convertissent les pages les plus difficiles de l'Afrique en lettres d'empathie pour ces sociétés qui commanditent pourtant leur mort, ce n'est pas parce que l'enfant-soldat a cessé d'être ou que seule son ombre lui fait écho (« personne ne nous croit »), mais parce que ces parchemins-divans sur lesquels vient se coucher et s'épuiser la pratique douloureuse de la toute-puissance de l'enfance nous parlent du manque. Manque du jouet comme dans cette scène où Serge Amisi égaré dans la forêt peut enfin accéder à son enfance grâce à son fusil transformé en compagnon de jeu ; du père, dont le rêve le ramène à la maison ; de la mère, bien sûr, qui se rappelle à lui dans toutes les femmes violées. Tout comme l'enfant jeté dans la rue devient sorcier la nuit, l'enfant-soldat est la face diurne de la sorcellerie dans ces sociétés où les aînés, pris dans leurs contradictions politiques et sociales, projettent sur l'enfance les fantasmes de leur propre impuissance. Mais si l'enfance armée est bien une saison en enfer, elle n'est ni blanche ni sèche mais sombre et fertile.

■ Patrice YENGO

*

– Quand es-tu venu pour la première fois en France ?

– C'était en mars 2007, sur l'invitation du centre d'art dramatique de Strasbourg, pour présenter un spectacle de marionnettes au Théâtre Jeune Public. C'est un peu ma maison là-bas. J'ai travaillé dans plusieurs projets de spectacles, en tant que scénographe.

– Avais-tu déjà écrit le livre ?

– Non, j'écrivais encore en lingala à cette époque, je n'en étais pas encore à la mise en forme ni à l'écriture en français.

[1] Propos recueillis par Patrice Yengo (Institut d'Études Avancées, Nantes) et Julie Peghini (Université de Paris VIII Vincennes, Saint-Denis), à Paris le 23 octobre 2011.

– Est-ce toi qui as commencé à écrire spontanément en lingala ?

– En fait, j'ai d'abord commencé par une exposition de mes sculptures avec Thierry D., qui est un artiste belge. J'avais nourri ce projet de créer une exposition sur des sculptures et cette exposition, je l'ai appelée « l'enfant-soldat et ses rêves ». Après l'armée, j'étais poursuivi par toutes sortes de visions. Je ne savais pas distinguer si je faisais des cauchemars ou pas. Ces visions m'ont tant hanté que j'ai commencé à écrire pour m'en délivrer. Quand j'ai commencé à écrire, je préparais l'exposition « l'enfant-soldat et ses rêves », et dans cette exposition, il y avait des corps qui n'ont pas de tête, des femmes violées, des massacres, des armes. Je ne sais pas ce qui m'est arrivé pour créer tout cela, mais la nécessité de représenter cette violence m'est arrivée tout d'un coup. Pourtant j'ai été formé par Adrien de P., qui est mon maître en tant que sculpteur, il ne m'avait pas formé pour représenter les massacres et les armes, mais cela m'est venu tout seul. Par nécessité de bien me souvenir de ce que je représentais dans la sculpture, toutes ces images de guerre, il m'a été nécessaire à un moment donné d'écrire. Je ne savais pas bien écrire, et écrire en lingala m'était plus facile qu'en swahili, une langue difficile pour moi tandis que le lingala était ma langue quotidienne, que je parlais avec les autres. C'est comme cela que j'ai commencé à écrire, je ne savais pas que cela allait devenir un livre.

Un jour, alors que j'étais dans ce commencement du processus d'écriture, j'ai rencontré Jean-Christophe Lanquetin dans un projet, à Kinshasa, au centre culturel français. Sur la couverture du livre, il y a une kalachnikov, c'est une œuvre que j'ai faite, une sculpture que j'ai vendue depuis. Cela fait longtemps que je représente des armes. Jean-Christophe a été intéressé par mon travail de sculpture et il m'a proposé de travailler avec lui sur un de ses projets de scénographie. J'ai travaillé à faire des accessoires, des armes, des soudures pour lui. C'est alors que je lui ai expliqué mon idée, que je suis en train d'écrire mais qu'en même temps que j'écris, je ne sais pas ce que cela peut donner après, quelle forme donner à ce que j'écris. Je lui ai expliqué mes visions, celles de mes amis qui sont morts dans l'armée et que pour moi la vie ce n'est pas un truc facile, ce n'est pas un cadeau. Quand je vois le trajet que j'ai entrepris jusque-là, cela me renvoie à beaucoup de choses, des amis que je ne vois plus, leurs images qui restent en moi. Jean-Christophe m'a conseillé de continuer, de continuer à écrire comme j'avais déjà commencé. Ce n'était pas une histoire de motivation, une obligation à écrire, mais plutôt une préoccupation, une idée qui me revenait. Certains jours je n'avais rien à faire, je n'étais occupé que trois jours

par semaine par mes cours d'art à l'espace Masolo, le reste des jours je n'avais rien ni personne, même pour me donner à manger. Cela a été une période de galère, il aurait fallu retourner dans l'armée où l'on me payait, où j'avais l'eau, le courant, le logement, tout. Dans la vie civile, je possédais juste de quoi me payer le transport pour aller à l'espace Masolo, et comme je faisais le « cascadeur », je ne payais pas le transport et avec cet argent du transport, je vivais, je n'avais pas d'autres moyens financiers !

Donc, pendant ces jours où je n'apprenais pas l'art, je passais du temps à écrire. Parfois j'étais bloqué, je calais totalement, je ne voyais plus la forme que j'allais pouvoir donner à ce que je racontais. Ou encore j'avais des images floues par rapport à l'histoire. Je sortais alors de chez moi, je partais voir mes anciens collègues de l'armée et je leur posais des questions. Certains me demandaient pourquoi j'étais civil. Je disais « mais non je suis pas civil moi, avec tout ce qu'on a vécu dans l'armée, je suis guerrier comme vous ». Pour qu'ils me laissent tranquille. Parce que pour eux les civils sont bêtes, des bons à rien. En vrai, je m'en fichais. Si je voulais arrêter d'être militaire, c'était ma propre décision et j'étais prêt à la défendre par la force s'il le fallait. Je venais de quitter l'armée et on connaît la vie de Kinshasa, des Congolais, ils aiment trop « se goûter » [2], j'étais tout maigre, ce qu'on appelle le « corps de provocation », tout le monde pensait qu'on pouvait me taper et faire de moi n'importe quoi. J'étais en insécurité car je savais que l'armée avait besoin de moi. D'autant que j'écrivais mon histoire et que je conservais le lien avec mes anciens camarades, pour écrire, donc ils connaissaient tous ma vie. Ils savaient que je fréquentais le milieu artistique même s'ils ne savaient pas ce que je faisais au juste.

C'est quand je suis parti en Europe pour la première fois que ma situation au Congo s'est aggravée. Parce que pour eux, avoir la vie que j'ai eue au Congo, aller en Europe et revenir au Congo, ce n'est pas possible, il aurait fallu que je reste en Europe, que je ne retourne pas au pays. Pour eux, j'ai été militaire, j'ai souffert, pourtant je reviens au Congo, cela cache quelque chose. Donc on a dit qu'il y a des Blancs qui me poussent, des gens qui me soutiennent. D'autant qu'il y avait un procès sur l'enrôlement des enfants-soldats au Congo. Les gens au Congo, ils croyaient que j'étais venu en Europe pour dénoncer des personnes, et à mon retour d'Europe, certains ont dit qu'il fallait absolument que je retourne dans l'armée. Ce n'était pas une décision gouvernementale, c'était plutôt

[2] « Se goûter » : se mesurer. Littéralement, c'est chercher à connaître la saveur de l'autre, ses « composants », de quoi il serait fait.

celle d'individus influents, des officiers. On m'a ainsi arrêté plusieurs fois pour me faire retourner dans l'armée. Ils ont monté un dossier contre moi. Le petit Amisi, pour eux, c'est un pauvre, qui n'a pas fait d'études, dès lors que je suis parti en Europe, j'avais dépassé ma condition, j'étais un traître. On m'a arrêté une première fois après un séjour en Europe pour que je retourne dans l'armée. L'espace Masolo m'a accueilli en réfugié dans mon propre pays, et m'a caché pendant huit mois. Je ne me promenais plus la journée. J'étais prisonnier, je ne sortais qu'un peu le soir pour ne pas être repéré. Après j'ai pu, quand ma situation s'est calmée, louer un studio à dix minutes de l'espace Masolo. Mes amis m'ont encore repéré là-bas. C'était à un moment où j'avais des activités intéressantes ; un réalisateur tchèque faisait un documentaire sur ma vie. Mes amis, quand ils voyaient des Blancs, de grosses caméras derrière moi, ils disaient que j'avais beaucoup d'argent parce que je dénonçais les secrets militaires. La jalousie, la haine, l'argent, toutes ces motivations les rendaient mauvais. En même temps, je continuais à écrire et à leur demander des détails.

Il y a ma vie et la vie de mes proches dans ce livre, morts ou qui sont encore dans l'armée. Jusqu'à présent, certains sont encore des amis, ils m'ont sauvé quand je suis parti du Congo, ils m'ont soutenu. Kashala, mon ami enfant-soldat, je ne peux pas l'oublier, son esprit est toujours présent, même si je ne suis plus en contact avec lui. Quand je suis venu m'installer en 2008 en Europe, j'ai reçu des appels de chantage de mort, j'ai changé de numéro et à partir de là, je ne suis plus vraiment resté en contact avec eux. Il y avait le procès contre Lubanga à la même époque, et comme j'avais été dans l'opposition au gouvernement, ils pensaient que je témoignais. J'avais combattu contre les rebelles de Manda [3] pour arriver à Kinshasa. C'est là que j'ai connu Lubanga. Mais de quoi pouvais-je témoigner ? Je ne connais pas sa vie, je ne sais pas ce qu'il fait.

– Serge, on va recommencer l'histoire au début : comment rentres-tu dans l'armée ?

– Je ne savais pas que j'allais devenir militaire. Quand les militaires nous ont interpellés avec mes frères, nous ne pensions pas que c'était pour rentrer dans l'armée, nous imaginions qu'on allait nous libérer ensuite. Quand je suis resté avec eux, les militaires ont commencé à me faire peur, à me dire que j'étais dans un commando de Mobutu. Ils ont commencé à me prendre par la morale. C'était en

[3] Manda Mobutu : quatrième fils et héritier du clan Mobutu, allié à Jean-Pierre Bemba, est mort en novembre 2004.

1997. Kabila a pris le pouvoir le 17 mai, mon arrestation est survenue le 15 mars. Les rebelles avaient récupéré Kisangani, après deux jours j'ai été pris, après on a été formés très vite. J'avais neuf ans et demi. Je suis né en avril, nous n'étions pas encore en avril, après quelque temps, j'ai eu dix ans.

– À Kisangani, tu as fait l'école en swahili ?

– Oui, même si j'ai été peu à l'école. J'y ai appris le swahili entre nous, dans la famille. À l'école, on parlait surtout en français, il y avait aussi le lingala bien sûr. Kisangani, ce n'est pas une ville très swahilie. De plus, il y a plusieurs tons dans le swahili. Aujourd'hui, quand je le parle, ce n'est pas le même swahili, car j'avais des amis dans l'armée qui le parlaient comme les enfants de banlieues parlent le français ici. C'est là, dans l'armée, que j'ai perdu le swahili de base, de mon enfance.

– Pourquoi as-tu écrit en lingala ?

– Je parle trois langues, le swahili, le kikongo et le lingala, un peu le pendé aussi. Le swahili est une langue difficile à écrire, à la différence du lingala, qu'on écrit tel qu'on le parle.

– Tu as l'impression d'écrire comme tu parles, avec la même facilité ?

– Quand j'étais dans l'armée, j'étais un vrai comédien. Quand moi-même j'étais très déprimé ou que je voulais soulager les autres, je leur racontais des contes, des histoires. Je ne savais même pas où je les avais appris, je faisais l'« animateur ». Je les faisais rire. Après un certain temps dans l'armée, je suis donc devenu un véritable comédien, un aventurier. Et j'ai compris ma force. Par exemple, quand on m'a arrêté chez les Cobras, j'ai voulu me défendre. Il y avait une rivière, j'ai dit à un Cobra que cette rivière-là, elle venait de chez nous : « Quoi, vous voulez nous arrêter dans notre propre rivière ? », etc. Il me dit : « Toi, tu veux mourir là ? ». Et on a continué ainsi. Je tentais les esprits, car dans l'armée tu t'en sors comme ça. Si ton esprit dépasse l'autre, là l'autre sera un ami. Il faut tenter les esprits pour savoir qui est plus fort dans la tête.

– Revenons au livre : qui a trouvé son titre en français ?

– C'est moi. En fait le titre que j'ai trouvé n'était pas en bon français. J'avais voulu écrire : « Souvenez-vous de moi, l'avenir de demain ». On m'a dit que l'avenir et demain avaient le même sens.

– Est-ce une expression que tu as traduite du lingala ?

– Je l'ai trouvée en français directement. Ce sont les mots qui me plaisaient, « avenir de demain ».

– C'est donc un titre tourné vers l'espoir ?

– Oui, pour moi, c'est cela, l'avenir de demain. Les mots m'ont plu pour dire l'espoir, pas particulièrement le mien, mais de tous ces enfants qui vont venir nous relever, nous aujourd'hui qui sommes désormais des parents, des adultes. Il faut penser au futur de ces enfants.

– Quand tu repenses à ta vie d'enfant-soldat, quels sont les souvenirs les plus forts, ceux qui t'ont marqué ?

– Par exemple à Dongou, à la guerre, pendant les bombardements, avant qu'on ne m'attrape, je voyais tous ces gens qui étaient morts autour de moi, à droite, à gauche, je ne voulais pas croire qu'ils étaient morts, que personne ne s'occuperait plus d'eux. Qui s'intéressera à cet événement, qui parlera d'eux, personne ? C'est comme si leur histoire venait de passer dans le vent. Pour moi, c'était si choquant de comprendre cela. Et en plus, je vivais dans l'angoisse, à tout moment je bousculais mon cœur, j'avais peur de mourir même si finalement je ne mourais pas.

Un de mes souvenirs les plus forts, c'est quand j'ai disparu dans la forêt. Je n'avais plus alors aucun espoir de vivre et heureusement à l'époque, je ne connaissais pas Tarzan ! Sinon j'allais me dire que j'étais Tarzan ! J'étais dans la jungle, je n'avais rien à manger. Je criais. Dans le texte, j'ai résumé le nombre de jours que j'ai passés là, au moins deux semaines. Parce que je les ai comptés. Et en fin de compte, quand je repense à cela, j'y suis resté plus longtemps. Mes vêtements avaient changé de couleur, j'avais une tenue bleue, qui est devenue toute grise. Avec mon arme, je jouais comme avec un être humain. Je lui disais « Va me prendre cela ! Quoi, tu veux pas, toi tu vas voir ! ». La nuit, je la jette, « toi aussi tu es fatiguée ». Des fois je me réveille, je la prends comme un bébé, je la caresse. C'est un moment où je me suis dit que j'allais devenir fou, complètement fou. Je marchais, je me racontais des histoires dans ma tête, je disais à mon arme « Toi, tu vas me surveiller pendant que je dors ». Il y a la pluie qui tombe. Je pleure pour mon arme, parce qu'elle a failli tomber, je lui dis « Je t'ai sauvé la vie, viens », je la mets dans mon dos, elle était comme mon enfant.

Ce moment aussi est gravé dans mon histoire par le lien avec mon ami Kashala, c'est lui qui m'a trouvé là, après le rêve de mon père :

quand je courais, pour suivre mon père, je ne le voyais pas. Pourquoi je le suivais ? J'étais habitué à vivre dans mes pensées, je parlais tout seul, je parlais avec un objet, je croyais en tout. Je me suis dit : je vais suivre ce rêve, je vais suivre cette personne, mon père. Je mangeais si mal que j'avais des vertiges, je suis tombé par terre. J'attendais que la mort m'arrive : « Aujourd'hui je vais mourir ». C'était normal, je m'en foutais en fait. Le jour même où je suis tombé par terre, Kashala m'a trouvé. Il avait oublié mon visage, mes cheveux avaient poussé, ma peau foncé, tellement j'avais maigri ; on ne dirait pas que c'était moi. Mais lui il m'a quand même reconnu à la cicatrice que j'avais…

– Mais lui comment s'était-il retrouvé là ?

– Il était devenu fou mais toujours dans l'armée. C'est à la cicatrice que j'ai ici, à la poitrine, d'une balle qui m'a touché, qui était encore fraîche. À ce moment-là, le rebelle qui était avec lui voulait m'achever, car j'étais perdu, on ne pouvait plus rien pour moi. J'ouvre les yeux, je vois Kashala, et ses larmes qui coulent. Je me dis c'est un rêve ou bien un vrai Kashala ?

– Et si on revenait au récit du rêve avec ton père…

– Je revenais de jouer, je rentrais tard, il m'a engueulé, il disait « Quoi il est telle heure, tous tes amis, ils sont avec leurs parents, et toi à cette heure-ci, tu es dehors, rentre à la maison ! » C'est un rêve que je n'oublierai pas. Je suis rentré à la maison, il m'a dit « Assieds-toi là ». Je me suis assis, il m'a dit : « Que veux-tu manger ? ». Il m'a servi à la table du manger, là il m'a caressé dans le dos : « Tu sais des gens peuvent te faire du mal dans la rue, chaque fois quand tu sors, il faut être prudent et rentrer à la maison ». Quand j'ai fini de manger, je dis à mon père, je veux dormir, il m'a mis dans le lit, en me disant bonne nuit, et là une fourmi m'a piqué, et alors j'ai vu que je suis dans la forêt, mais moi je voudrais être là-bas, j'ai fermé les yeux, j'ouvre les yeux, je me suis dit, je suis dans la forêt, non, papa, viens me prendre, ne me laisse pas, j'ai couru vite, je suis tombé par terre.

– Et comment tu n'es pas devenu fou ? Dans le livre, tu parles beaucoup de ton « esprit fort », tu peux en parler ?

– Quand je parle de l'esprit, c'est quelque chose de plus quotidien, africain. Moi je crois aux esprits, je sais que la sorcellerie existe, et même si elle n'a aucun pouvoir, il faut y faire attention. C'est un peu comme ici en France, dans les endroits où il est écrit « interdit au public », la police peut rentrer, car eux ils ont l'accès, non les

autres, c'est eux qui sont proches de nos quotidiens, qui connaissent beaucoup de choses. Comme nous dans l'armée. Je connais des gens qui n'ont jamais voyagé. Ils sont nés au village, ils vont mourir au village. Pour moi, l'armée m'a permis de voyager. Et quand je voyage, ce sont des esprits, des histoires, des villages différents. Dans mon livre, quand je parle des esprits, des gros fétiches, de Soso qui a tué un coq, un humain, je me dis que c'est une fiction. Mais cela n'est pas une fiction.

– Peux-tu revenir au point de départ de ton histoire, au moment où tu suis ton père à Kisangani ? Tu étais vraiment petit, pourtant ton père a décidé de t'emmener avec lui. Pourquoi n'es-tu pas resté avec ta mère ?

– Mon père est un militaire de Mobutu. Et chez nous, les militaires ne sont pas comme ici. Ils ont le pouvoir. Ma mère, enseignante, ne pouvait pas faire face à mon père.

– Et toi, avais-tu une préférence car tu ne le dis pas vraiment dans ton livre ?

– Je voulais partir, prendre l'avion, voyager. Je m'attendais à vivre une vie nouvelle. Après, ce n'est pas comme cela que cela se raconte toujours.

– Est-ce que tu dis vraiment tout dans ton livre ?

– Non, car les gens ne vont plus me saluer dans la rue. Dans la manière dont j'ai écrit, j'ai donné beaucoup à la forme, pour que je puisse me faire comprendre des gens. Même si au début j'écrivais pour moi, à ma manière, selon ma façon de réfléchir. En même temps, il y a des fois où il y a des côtés que j'ai aggravés. Et d'autres côtés où je ne suis pas allé loin, que j'ai rabaissés, car si je le racontais vraiment, on allait m'arrêter.

– Tu as parlé de ta manière d'écrire. Est-ce qu'elle a un rapport avec l'art de sculpter par lequel tu as commencé ?

– L'art, c'est un monde qui m'a permis de penser et de voir les choses autrement. C'est l'art qui m'a permis de continuer, qui m'a inspiré. J'ai aujourd'hui une autre vision de l'art, j'espère faire plus que ce que j'ai fait jusqu'à présent. Je reçois beaucoup de critiques, cela fait avancer. Ce que je connais de l'art, c'est lié à la philosophie. C'est un petit dieu, un demi-dieu. Tout ce qu'il a créé, cela n'existait pas avant. L'artiste aussi, il fait apparaître quelque chose qui n'était pas là. Cela prend du temps de bien réfléchir, cela permet un bon quotidien et de rencontrer des gens. C'est quelque chose de

fondamental dans ma vie à présent, je ne sais pas si cela pourra continuer, je l'espère. En France, peut-être c'est possible.

– Mais ta vocation d'artiste, elle est venue très tôt ? Quand tu étais un enfant-soldat ?

– Enfant, je l'ai dit, j'étais un comédien, un « animateur ». Je ne faisais pas ces conneries par ma volonté mais pour montrer que j'en étais capable. Mais au fond de moi, j'aimais beaucoup plus les ambiances, quand on fumait, quand on se racontait des histoires, bref les bons moments dans l'armée. J'étais bien quand même, autour d'un feu, on chantait, on racontait des histoires. C'étaient des soirées de drogue. Alors j'animais la soirée. J'ai aimé les moments où on partait arrêter les gens, où les gens ont peur de nous, je faisais la comédie. Je voulais montrer que c'était moi qui commandais ; je ne rigolais pas, je fermais mon visage pour faire peur aux gens, mais dans mon cœur, il n'y avait pas cela, j'étais tout gentil, tout tranquille. L'art, je suis né avec, dans l'armée, je jouais, je fabriquais mes objets, j'aimais bien décomposer mon nom, tantôt je m'appelais Sendova puis j'ai écrit SERGE à côté. Sendova en swahili : quelqu'un qui est direct, qui ne recule pas, qui avance. J'ai fait du mal, je sais, j'ai violé. Dans certains événements, je n'avais pas le pouvoir de dire non. Pourquoi faire cela ? Et je me pose aussi des questions. Un jour, on arrête un prisonnier de guerre, on l'égorge. Il y avait un commandant de guerre qui était trop guerrier, c'est lui… Et moi j'avais la curiosité pour regarder ce que je découvrais. L'homme égorgé, le son ne sort pas par la bouche mais dans la gorge. Comme un cameraman qui voit un lion en train de manger un enfant, lui il filme sans empêcher l'action. Pareil pour moi, je regarde, c'est ma manière de participer. Après je vois comment l'homme meurt, j'étudie, j'apprenais. Et je me disais : ce rebelle-là, s'il m'attrape, je mourrais comme cela.

– Depuis que le livre est publié, est-ce qu'il circule à Kinshasa ?

– J'ai eu des retours du Congo Kinshasa, on a fait des critiques, je m'y attendais. En l'écrivant je n'ai pas voulu mettre la vie des autres en cause, j'avais seulement la volonté d'écrire ce bouquin. Voilà pourquoi je n'ai pas écrit le nom des gens, j'ai inventé. Et je n'ai pas voulu non plus toucher au gouvernement en place, je suis une fourmi. Je m'attendais à leurs réactions. Aujourd'hui je sais qu'on me prend pour un « embrouilleur », comme si je n'avais pas sacrifié mon enfance pour mon pays : « Non mais, qu'est-ce qu'il va raconter celui-là ! ». J'ai eu ces retours, des gens au pouvoir ont publié

des critiques sur Internet, dans leur site, ils ont même fait une biographie sur moi.

– Tu aurais attendu un autre accueil de ton pays en tant qu'enfant-soldat ?

– Aujourd'hui, il y a beaucoup d'enfants-soldats qui sont en prison, qui ont été arrêtés pendant la guerre. Certains ont été condamnés à mort. Même s'il n'y a plus de condamnation à mort au Congo aujourd'hui, il peut y avoir bien pire… Je ne sais pas s'ils ont été libérés ou non. Même quand on était des gamins, certains ont fui les prisons.

– Mais tes anciens camarades, ceux avec qui tu racontais des histoires, est-ce qu'ils ont lu ton livre ?

– Ils ne peuvent pas. Entre nous, on a du mal à se croire, ils ne peuvent pas croire que c'est Serge qui a écrit cela. « Lui, il est qui lui ? C'est pas lui ! On a écrit à sa place ! ». Chez nous c'est comme cela. C'est pareil en France où je suis avec un ancien enfant-soldat avec qui j'ai vécu longtemps dans l'armée, Yaoundé, mon frère donc, car ici on n'a plus de famille, on s'est fait une famille, on s'en fout des gens comme ils ne nous considèrent pas, on est des frères. C'est gravé cela, c'est comme cela les amis.

– Lui non plus ne croit pas que tu as écrit ?

– Non, lui quand même il y croit car il était avec moi quand je l'ai écrit.

– Une dernière question, peut-être un peu délicate, à propos des femmes, de la façon dont tu les visitais ou pas et des viols par les soldats que tu racontes. On sent l'horreur que tu éprouves. Est-ce que c'est cela aussi dans le livre qui te permet de rester enfant ?

– Je pensais beaucoup plus à ma mère. Quand je voyais des femmes violées, ce n'étaient pas des enfants mais des mamans. Il y en avait une qui était jeune, si je me rappelle bien de son visage, je peux lui donner 28 ou 29 ans.

– Les autres, elles avaient 40 à 50 ans ?

– Cela dépend. Il y avait parmi elles une enfant qui n'avait même pas 18 ans, elle n'arrivait même pas à marcher. J'ai étudié, je cherchais à comprendre, comment ces soldats, ils ont pu la violer comme cela, cela me dépassait. C'était trop fort, alors je pensais à ma mère, qui mérite le respect. Je pensais à elle, une façon de s'excuser.